

Situation de crise

Le point de départ de l'analyse est un constat impossible à nier : nous vivons une crise profonde de tout ce qui fonde et fait vivre notre société. Certains parlent d'un déficit de roman national en France, de perte d'identité, de crise du lien social et pointent du doigt la crise économique, la communautarisation, la mondialisation ou la crise des migrants. cependant, « ces phénomènes sont eux-mêmes les conséquences d'un choix de société beaucoup plus ancien. [...] La racine de nos problèmes est à rechercher du côté de ce que je propose d'appeler les échecs du projet de société de marchés ».

La société de marchés

Dans le projet de société de marchés, dont les fondations remontent aux XVIIème siècle, les liens entre individus sont « de simples liens marchands censés permettre la satisfaction et la cohabitation des intérêts personnels ainsi que la pacification des relations ». L'horizon sociétal proposé est celui du commerce que « rien ne doit venir troubler » : toujours moins de frontières, toujours moins de barrières, moins de différences. Et la morale qui en découle se fonde exclusivement sur cette potentialité marchande : « tout ce qui est économiquement efficace sera considéré comme bon ».

Cette vision d'une société marchande domine l'évolution du monde contemporain. Elle provoque assurément l'effondrement du monde politique et le recul du pouvoir de l'État dont l'unique utilité devient celle d'assurer le développement de cette « sociabilité marchande » et d'enlever pour cela les entraves qui perdurent. Ces derniers obstacles à l'affirmation de la valeur la plus haute : la liberté comprise comme l'absence de toute contrainte.

Cette domination du marché que nous venons d'évoquer connaît depuis les années 80 un nouvel élan qui explique en grande partie la crise sociétale actuelle. Une telle perspective s'appuie en effet sur « une vision de l'homme extrêmement fruste », et ses promesses de liberté ne sont pas tenues.

En s'émancipant de tous ces liens qui ne sont pas directement marchands, l'homme nouveau finit par se retrouver seul devant sa télévision. Ce qu'il vit n'a plus aucun sens, plus aucun goût. Et l'avènement de la liberté s'avère être une amertume. Et puis, à y regarder de près, est-il vraiment libre cet homme nouveau ?

Aujourd'hui, 90 % des travailleurs sont salariés (contre 50 % au début du XXème siècle). Supprimées les contraintes de l'Ancien Régime, obscur et pétri d'inégalités en tous genres, Matthieu Detchessahar constate qu'elles réapparaissent immanquablement dans la société de marchés. L'entreprise, et même la TGE (Très Grande Entreprise, plus de 5000 employés), sont des entités sans lesquelles l'immense majorité des individus ne peut avoir part à la sociabilité marchande.

Or, « ces entités enferment les libertés individuelles dans des régulations anonymes et lointaines qui échappent de plus en plus ». « Max Weber donnait le nom de "cage d'acier" à cette machinerie économique qui ambitionnait de construire la société sur la seule rationalité instrumentale ».

Cette rationalité étant toujours plus complexe, l'expérience du travail échappe de plus en plus au travailleur, tout en le contraignant même lorsque celui-ci atteint de très hauts niveaux de responsabilité. Et cela se répercute jusque dans les sphères politiques.

La logique émancipatrice en arrive ainsi à « un monde désenchanté dont la promesse ou la justification essentielle sont la consommation et l'abondance, obtenues au prix de la réduction de la liberté d'action et du pouvoir d'agir des personnes sur leur environnement ».

Inverser la logique

C'est ici que le livre de Matthieu Detchessahar apporte un peu de fraîcheur. Pour l'universitaire nantais, en effet, « ce n'est pas parce que nous sommes en crise économique que le lien social se distend, [mais] c'est parce que le lien social se distend que nous sommes en crise économique ». Ainsi, « c'est le lien social qu'il faut reconstruire d'abord si nous voulons espérer retrouver ensuite de la croissance ».

Et d'appuyer cette affirmation sur l'exemple des clusters, ces « territoires bien localisés [où apparaissent] des essaims d'entreprises performantes » remarqués par des études récentes de géographie économique, comme au nord de l'Italie, en Bavière ou encore en Vendée. « Le développement de ces clusters repose sur des ressources hors marché, fruits de l'histoire de ces régions, et qui sont liés à la force et la vivacité de la culture locale, à la qualité du lien social. Si l'on y entreprend de manière si efficace, c'est parce que les personnes partagent une mémoire collective et une tradition vivante qui fondent un commun attachement au territoire, une commune façon d'être et d'agir ensemble ».

Remettre l'homme et l'économie dans le bon ordre

L'urgence est donc de remettre en valeur une autre vision de l'homme et de prendre en compte ses besoins vitaux : une participation active à la vie sociale, une dépendance vis-à-vis des autres, un besoin de créer, de se donner pour de grandes causes, etc. Si la politique peine à valoriser cette vision intégrale de l'homme, les entreprises, elles, ne s'y trompent pas, et multiplient aujourd'hui les tentatives de redonner à leurs salariés le goût du travail, qui passe nécessairement par redonner le goût de la vie tout simplement. Nécessité économique oblige, c'est sûr... mais, c'est aussi un vrai signe d'espérance.

Il faut donc continuer à chercher dans ce sens, et reconnaître ces dimensions de la vie humaine que défendait déjà le courant personnaliste d'entre les deux guerres avec Emmanuel Mounier. Pour ce dernier: « l'économie ne peut se résoudre séparément du politique et du spirituel auxquels il est intrinsèquement subordonné ».

Les analyses du livre «Le marché n'a pas de morale» ont le grand mérite d'être compréhensibles, elles apportent un vrai souffle nouveau qui n'a rien de grincheux. D'autres voix font entendre un écho similaire, comme les nombreux articles de la revue «Limite» par exemple.

Sous la plume de saint François de Sales, la genèse d'un best-seller

Annecy, 1608. Une fois de plus, François fait les cent pas devant la fenêtre de son bureau du palais épiscopal. L'inspiration n'est décidément pas son amie. Dernièrement l'évêque de Genève pensait profiter de l'heure qui lui reste avant sa prochaine audience pour se lancer dans la planification de l'ouvrage que lui réclame son entourage depuis quelque temps. Mais voilà trois quarts d'heure qu'il fait face à une page blanche, l'esprit embrouillé par les nombreux devoirs auxquels un évêque doit penser.

François lâche un soupir en regardant à présent d'un œil distrait les brouillons des lettres envoyées à Madame de Charmoisy. Sa parente, il y a quelque temps déjà, lui avait demandé de l'initier à la vie de prière. Mais il ne s'attendait pas à ce que ses lettres connaissent un tel succès auprès des amis de sa cousine. Parvenues jusqu'aux oreilles d'un jésuite, ce dernier a demandé à François d'en faire un ouvrage. L'entourage de l'évêque s'est empressé d'insister, et le voilà face à sa page blanche.

Le temps manque, des affaires plus urgentes l'attendent... Entre reformater les lettres en ouvrage et trouver des citations latines et grecques, la charge de travail est monstrueuse. Pourtant, l'évêque ne peut s'empêcher de penser que cette œuvre est importante.

On frappe alors à la porte du bureau. C'est le père Gauthier, son secrétaire, qui vient lui apporter des documents. Mais en poussant la porte, un courant d'air se faufile dans le bureau et fait voler quelques lettres.

– Mille pardons, Monseigneur ! dit le secrétaire, confus, en s'empressant de les ramasser: Je ne voulais pas vous déranger dans votre travail.

– Travail est un bien grand mot pour ce que je fais là, répond François en riant. Je ne sais même pas par où commencer.

– Je n'en doute pas. Adapter le contenu aux consacrés et grands lettrés n'est point tâche facile.

François se fige aux mots de son secrétaire. L'adapter aux hommes lettrés ? Là n'est pourtant pas le but de ces lettres. Au contraire. Madame de Charmoisy n'est certes pas illettrée, mais elle n'est

pas savante non plus. Elle est des gens du monde qui ne sont pas experts en théologie ou latinistes, mais qui veulent tout autant que lui se rapprocher de Dieu.

– La vie de prière n'est pas un privilège des consacrés, murmure-t-il.

Sur ce, François se précipite à son bureau et reprend sa plume. Au diable le latin et le grec ! Cet ouvrage sera accessible à tous ceux parlant la langue française et ce sont les saints qui ont vécu dans le monde qui serviront d'exemples. Les ermites et les moines qui se sont retirés sont trop éloignés.

Pensées rafraîchissantes de Winston Churchill

Il n'arrivera jamais au bout du voyage celui qui s'arrête pour jeter une pierre à tous les chiens qui aboient

C'est fou ce que les gens gardent bien les secrets qu'on ne leur a pas confiés

Parfois la vérité est si précieuse qu'il lui faut pour escorte un régiment de mensonges.

Dans une allocution à la BBC pendant la seconde guerre mondiale, à la suite d'attaques allemandes répétées contre des navires marchands: « j'ai le plaisir de vous informer que la violence de leurs assauts à excédé de loin la précision de leur tirs.»

A un jeune député qui lui demande comment il aurait pu mettre plus de feu dans le discours qu'il vient de prononcer: ce que vous auriez du faire c'est mettre le discours au feu.

A son traducteur français

« Jusqu'à ce que j'entende votre splendide traduction, monsieur, je ne m'étais pas aperçu que mon discours était aussi magnifique, et pour tout dire historique. Monsieur, permettez que je vous embrasse.»

Comme possédé par l'inspiration, François rédige, reprenant les lettres à sa cousine en faisant des liens habiles entre chaque points. Il traite d'abord de l'aspect pratique et comment passer du désir de Dieu à la recherche active et concrète. La deuxième et troisième partie traiteront de la recherche de la perfection et de la pratique des vertus. Ensuite, il faudra apprendre aux fidèles à identifier et vaincre les obstacles à la prière. Enfin, tous doivent pouvoir renouveler leur ferveur afin de toujours rester dans la grâce de Dieu par la prière.

Les idées fusent, la plume file et sans relâche, l'évêque surchargé rédige. Cette fois, les lettres sont adressées à Philothée (celle qui aime Dieu), qui incarne toute personne cherchant le Seigneur. Pour François de Sales, Dieu est pour tous, en tout temps. Libre aux hommes de venir à Lui, mais qu'aucun qui vienne ne soit repoussé par trop d'esprit !

En choisissant de s'adresser à tous les chercheurs de Dieu, il rend non seulement la tâche moins laborieuse, mais accomplit également son désir de propager et renforcer la foi du Christ parmi les laïcs.

L'Introduction à la vie dévote est complétée en 1609. Connaissant un succès phénoménal, elle est réimprimée quarante fois du vivant de l'évêque de Genève. Saint François de Sales s'éteint le 28 décembre 1622 à Lyon.

Sa canonisation a lieu en 1665, et il est déclaré docteur de l'Église par Pie IX en 1877. L'homme qui écrivait sans cesse pour tous les fidèles est aujourd'hui le saint patron des journalistes et des écrivains.

De la Sainteté indispensable au bonheur éternel

Cardinal John Henri Newman (suite)

Nous voyons donc que la sainteté, c'est-à-dire le détachement intérieur de ce monde, est indispensable pour que nous entrions au ciel, car le ciel n'est pas le ciel, n'est pas le lieu de la félicité, pour ceux qui ne sont pas des saints. Il y a des maladies qui affectent le goût, de sorte que les parfums les plus doux deviennent désagréables au palais, et des maladies qui amoindrissent la vue, et colorent le beau visage de la nature d'une teinte malade. De même, il existe une maladie morale qui détraque la vue et le goût spirituels; et tous ceux qui en souffrent sont incapables d'apprécier ce que l'Écriture appelle « la plénitude de la joie en présence de Dieu, et les plaisirs de sa droite à jamais ».

Je vais même oser aller plus loin et dire, parole redoutable mais juste, que si nous voulions imaginer une punition pour une âme mauvaise, réprouvée, peut-être n'y en a-t-il pas de plus grande que de la faire venir au ciel. Le ciel serait l'enfer pour un être sans religion. Nous savons combien nous sommes malheureux ici-bas, lorsque nous sommes seuls au milieu d'inconnus ou de gens aux habitudes et aux goûts différents des nôtres. Qu'il serait pénible, par exemple, de vivre à l'étranger, parmi des visages inconnus, et sans pouvoir apprendre la langue. Et pourtant, ce n'est là qu'une faible image de la solitude dont souffrirait un homme tourné vers les choses d'ici-bas s'il se trouvait jeté dans la compagnie des saints et des anges. Comme il errerait tristement dans la cour céleste ! Il ne trouverait personne qui lui ressemble ; il verrait partout les signes de la sainteté divine, qui le feraient frémir. Il se sentirait toujours en sa présence. Il ne pourrait jamais détourner ses pensées vers autre chose, comme on le fait ici-bas lorsqu'on est tourmenté par sa conscience. Il saurait que le regard divin ne le quitte pas, que le regard de la Sainteté qui donne la joie et la vie aux saints serait pour lui un regard de colère et de punition. Dieu ne saurait changer de nature : il ne peut qu'être saint à jamais. Et s'il est saint, les âmes qui ne le sont pas ne peuvent être heureuses en son ciel. Le feu n'embrase pas le métal, mais il embrase la paille; sinon, ce ne serait plus du feu. Ainsi, le ciel serait comme du feu pour ceux qui voudraient échapper aux tourments de l'enfer. Le doigt de Lazare ne ferait qu'augmenter leur soif. Le « ciel au-dessus de leur tête » serait pour eux « d'airain ».

J'ai expliqué en partie pourquoi la sainteté nous est imposée comme la condition indispensable à notre entrée au ciel. La nécessité en est inscrite dans la nature des choses, il ne saurait en être autrement. Je vais maintenant exposer deux vérités importantes qui semblent découler de qui a été dit.

1. S'il faut un certain état d'esprit, une certaine disposition du cœur et des affections pour entrer au ciel, alors nos actes serviront à notre salut, en ce sens qu'ils témoignent de cette attitude d'esprit. Les bonnes œuvres, comme on les appelle, sont requises, non pas parce qu'elles ont un mérite intrinsèque, non pas parce qu'elles pourraient à elles seules détourner de nos péchés la colère de Dieu ou nous assurer le ciel, mais parce qu'elles sont le moyen, par la grâce divine, de consolider et de faire éclore ce principe de sainteté que Dieu plante en nos cœurs, sans lequel (comme le dit le texte biblique) nous ne pouvons le voir. Plus nous ferons acte de charité, de sacrifice, de patience, plus nous nous habituerons à vivre dans un esprit de charité, de sacrifice et de patience. Plus souvent nous prions, plus nous serons humbles, patients et religieux dans notre pratique quotidienne, et cette communion avec Dieu, ces œuvres saintes, seront le moyen de sanctifier nos cœurs et de nous préparer à la future présence de Dieu. Les actes extérieurs accomplis par principe créent des habitudes intérieures. Je le répète, chacun des actes d'obéissance à la volonté divine, chacune de ces bonnes œuvres, comme on dit, nous sont utiles en ce qu'elles nous détachent peu à peu du monde des sens et marquent nos cœurs d'un sceau céleste.

On sait donc clairement quelles sont les œuvres qui n'aident en rien au salut : ce sont toutes celles qui n'opèrent aucun changement dans les cœurs, ou qui les changent en pire. Que dire donc de ceux qui trouvent facile de plaire à Dieu et de se recommander à lui, qui s'acquittent envers lui de quelques maigres services, qu'ils appellent le chemin de la foi et jugent que c'est assez? Ces gens-là, évidemment, au lieu de tirer quelque amélioration de ces menus actes de bonté, d'honnêteté, de justice, (j'oserais même dire) en ressortent amoindris. Car ces actes, pourtant bons en eux-mêmes, font croître en eux un esprit mauvais, un cœur corrompu – l'amour-propre, la présomption, la suffisance – au lieu

de les détourner de ce monde pour les tourner vers le Père des esprits. De la même façon, l'accomplissement de devoirs purement extérieurs, comme aller à l'église, dire ses prières, qui certes sont impératifs pour nous tous, n'est véritablement profitable qu'à ceux qui s'en acquittent l'esprit tourné vers le ciel. Car eux seuls mettent à profit ces bonnes œuvres pour s'améliorer : en revanche, la dévotion extérieure la plus rigoureuse ne sert à rien si elle n'améliore pas le cœur.

2. Mais considérez les conséquences. Si la sainteté ne consiste pas seulement à faire un certain nombre de bonnes actions, mais bien plutôt en un état intérieur qui, avec la grâce de Dieu, est le résultat de leur accomplissement, comme sont loin de la sainteté la plupart des hommes ! Ils ne sont même pas extérieurement obéissants, ce qui serait le premier pas dans la bonne direction. Il leur faut apprendre encore à se livrer aux bonnes œuvres, car c'est le seul moyen de changer leur cœur, ce qui est la fin à atteindre. C'est donc pourquoi, même si l'Écriture ne nous le dit pas clairement, personne ne peut se préparer pour le ciel, c'est-à-dire accéder à la sainteté, en peu de temps ; du moins voit-on mal comment ce serait possible ; idée qui, considérée comme une simple déduction rationnelle, est des plus sérieuses.

Pourtant, hélas! de même que certains croient être sauvés par quelques maigres actions, d'autres pensent pouvoir être sauvés d'un seul coup par une foi soudaine et facile. La plupart de ceux qui vivent dans l'oubli de Dieu apaisent leur conscience lorsqu'elle les tourmente en promettant de se repentir un jour. Trop souvent on les voit traîner ainsi jusqu'à ce que la mort les surprenne! Mais supposons qu'ils commencent en effet à se repentir quand viendra ce jour. Supposons même que le Tout-Puissant leur accorde le pardon et les admette au ciel parmi les saints : ne faudrait-il rien de plus ? sont-ils prêts à le servir dans le ciel? n'est-ce pas justement là-dessus que j'ai insisté, n'ai-je pas répété qu'ils n'étaient pas prêts ? n'est-il pas démontré que: même s'ils sont admis au paradis sans que leur cœur ait changé, ils n'y trouveront pas le bonheur? et les cœurs changent-ils en un jour? lequel de nos goûts, laquelle de nos préférences sommes-nous capables de changer à volonté, en un instant? Aucun, pas même les plus superficiels.

Comment donc pourrions-nous à la demande changer complètement d'état d'esprit? La sainteté n'est-elle pas le résultat d'une foule d'efforts patients et répétés pour arriver à l'obéissance qui produisent petit à petit leur effet, d'abord modifient notre cœur, puis le convertissent? Il ne nous convient pas, bien sûr, de fixer des limites à la miséricorde et à la puissance de Dieu, en cas de conversion tardive, même s'il nous a révélé son mode habituel de conduite; i pourtant, c'est notre devoir de toujours garder présentes à l'esprit, comme règles générales de vie, les grandes vérités que sa sainte parole nous a révélées.

Or sa sainte parole nous avertit de multiples façons que personne ne trouvera au ciel le bonheur sans s'être auparavant sanctifié et que personne ne peut espérer se sanctifier en peu de temps ni à volonté. C'est ce que suggère notre passage en énonçant une condition dont nous savons bien qu'il faut du temps pour la remplir. Il l'exprime clairement, même si c'est par une figure, dans la parabole du vêtement de noces : il fait de la sanctification intérieure une condition distincte de l'offre de miséricorde, une condition qu'on ne saurait négliger comme si elle était une conséquence. Et la parabole des dix vierges nous dit que nous devons attendre le Fiancé avec l'huile de la sainteté, et qu'il faut du temps pour se la procurer. Et les épîtres de saint Paul nous assurent solennellement qu'il arrive aux hommes de présumer de la grâce divine, au point de laisser passer le moment offert et d'être voués avant la fin de leur vie à la damnation. Je voudrais vous parler, mes frères, non pas comme à des réprouvés de la miséricorde divine, mais comme à des bénéficiaires de sa grâce dans le Christ, de ce fait particulièrement en danger, car seuls sont susceptibles de pécher contre sa grâce ceux qui ont le privilège de se la voir offrir. D'un autre côté, je ne vous parle pas comme à des pécheurs obstinés, qui risquent de perdre sur-le-champ, ou ont peut-être déjà perdu, leur espoir de salut. Mais, je

le crains, il en est qui, s'ils consultaient loyalement leur conscience, devraient admettre que le service de Dieu n'a pas été leur premier souci, que leur obéissance, pour ainsi dire, a été mécanique : ils n'y ont pas mis leur cœur; qu'ils se sont conduits honnêtement dans les affaires de ce monde surtout dans leur propre intérêt. Il en est, je le crains, qui, malgré leur sens religieux, doutent assez d'eux-mêmes pour prendre la résolution d'obéir à Dieu plus fidèlement plus tard, assez pour être convaincus de leur péché, mais pas assez pour se persuader de sa gravité périlleuse.

Ceux-là jouent avec le temps de la miséricorde. Parvenir à la grâce de la sainteté exige toute une vie. Nul ne sera jamais parfait ici-bas, à cause de notre nature pécheresse. Aussi, en repoussant le jour du repentir, ces hommes réservent-ils au hasard de quelques années où ils n'auront plus ni force ni vigueur l'œuvre à laquelle une vie entière ne suffirait pas. Cette œuvre est d'une envergure et d'une difficulté inexpriables. Il subsiste du péché dans le meilleur des hommes, et « si le juste est à peine sauvé, l'impie, le pécheur, où se montrera-t-il? ». Leur terme peut venir à tout instant; et si cette idée ne doit pas désespérer quiconque aujourd'hui, elle devrait faire trembler pour l'avenir.

Cependant, on me dira peut-être : « Nous avons une idée de la puissance de la religion ; nous y sommes attachés dans une certaine mesure ; nous nourrissons souvent des pensées justes nous allons à l'église prier : voilà qui prouve que nous sommes prêts pour le ciel, nous sommes saufs, et vos paroles ne s'appliquent pas à nous. » Ne soyez pas, mes frères de ce nombre. L'une des premières preuves que nous sommes de fidèles serviteurs de Dieu, c'est notre désir de le servir mieux ; soyez assurés qu'un homme satisfait de ses prouesses en sainteté chrétienne est au mieux dans les ténèbres, ou plutôt en grand péril. Si vraiment nous sommes pénétrés de la grâce de la sainteté, nous détesterons le péché comme une bassesse, une folie,

une souillure. Beaucoup, c'est vrai, se contentent de notions religieuses partielles et confuses et de motifs mêlés. Pour vous, ne vous contentez que de la perfection ; efforcez-vous tous les jours de grandir en savoir et en grâce pour pouvoir enfin, peut-être, arriver jusqu'en présence de Dieu.

Un dernier point. Pendant que nous peinons à façonner nos cœurs sur le modèle de sainteté offert par notre Père céleste, il est réconfortant pour nous de savoir, ce que j'ai déjà laissé entendre, que nous ne sommes pas livrés à nous-mêmes, mais que le Saint-Esprit dans sa grâce est toujours avec nous et nous permet de triompher de notre propre esprit et de le changer. C'est un réconfort et un soutien, dans cette entreprise angoissante et terrible, de savoir que Dieu agit en nous et par nous. Nous sommes les instruments, mais seulement les instruments, de notre salut. Que nul ne me dise que je le décourage, que je lui propose une tâche qui dépasse ses forces. Nous avons tous reçu en promesse les dons de la grâce depuis notre jeunesse. Nous le savons, mais ne faisons pas usage de nos privilèges. Nous nous arrêtons mesquinement aux difficultés, et de ce fait nous ne voyons jamais la grandeur des dons qui nous sont accordés pour les affronter. Et plus tard, si par hasard nous accédons à une idée plus poussée de l'œuvre à laquelle nous devons nous consacrer, nous voyons en Dieu un maître dur, qui exige beaucoup d'une race pécheresse. Il est étroit, en effet, le chemin de la vie, mais infinis sont son amour et le pouvoir qui appartient à l'Église de nous y guider à la place du Christ.

Sermons Paroissiaux vol I, 1, Les éditions du Cerf, Paris 1993, pp 26-35.

Le marché n'a pas de morale

Pour Matthieu Detchessahar, « l'économie est une chose trop fondamentale pour être laissée aux seuls économistes ». Son livre «Le marché n'a pas de morale», jette un baume de clarté et d'encouragement dans l'insécurité actuelle aux effets désespérants et paralysants. « Il ne suffit pas de s'indigner du pouvoir de l'économie sur nos vies, est-il dit en quatrième de couverture, encore faut-il changer de paradigme ».

En plus d'être un jugement sérieux de la situation sociale et économique actuelle, et d'être accessible (140 pages de petit format), l'essai est une excellente illustration de ce qu'apporte une voix chrétienne au débat public. «Le marché n'a pas de morale» est le fruit d'une observation concrète et avisée du drame contemporain. La sérénité de l'analyse n'évacue cependant pas l'urgence : il est grand temps de penser la société autrement ! Quelques aperçus.